

Mouvement d'idées et mouvance surréaliste

Daniel Blampain

Volume 21, numéro 2, automne 1988

L'essai en Belgique romane

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500847ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500847ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Résumé de l'article

Le surréalisme s'est développé en Belgique de façon intense et originale particulièrement en Hainaut où il a été influencé par une idéologie propre et des circonstances sociales particulières qui, jusqu'à un certain point, distinguaient les artistes et les critiques du Hainaut de ceux de Paris et de Bruxelles. Ainsi, ce mouvement peut être une source de sujets d'étude pour la sociologie de la littérature, car nous en trouvons encore des traces aujourd'hui. Le mouvement surréaliste belge favorise ainsi la découverte des ambitions et des limites du surréalisme et de « la morale de l'écrivain engagé ».

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Blampain, D. (1988). Mouvement d'idées et mouvance surréaliste. *Études littéraires*, 21(2), 37–60. <https://doi.org/10.7202/500847ar>

MOUVEMENT D'IDÉES ET MOUVANCE SURREALISTE

daniel blampain

Perçu dans sa réalité collective, le mot SURREALISME évoque la plus importante mutation introduite dans le champ littéraire au cours du deuxième quart du 20^e siècle ; perçu en termes de pratique individuelle, il évoque plutôt l'expérience qui a permis à beaucoup d'artistes de vivre un sentiment de libération, sur les plans littéraire et humain. On aime souvent mettre en évidence l'internationalisation du surréalisme pour montrer son importance et expliquer son aptitude à la survie. Les perspectives universalisantes, générées notamment par des histoires littéraires conçues à partir du centralisme parisien, ont occulté les particularités des mouvements d'idées qui ont donné naissance aux groupes surréalistes. Selon les pays et selon les régions, les conditions d'émergence des groupes surréalistes, les prises de position collectives et les modalités d'action sont loin de reproduire fidèlement l'aventure parisienne née en 1924.

L'histoire sociale et institutionnelle du surréalisme ne peut être constituée dans ses nuances qu'à partir de la comparaison avec les réalisations périphériques. À ce titre, l'analyse de l'articulation entre idéologie et surréalisme en Belgique, plus particulièrement en Hainaut (province industrielle située à

moins de 300 km au Nord de Paris), permet de mieux comprendre comment s'installent les relations entre société et littérature à une époque de crise, époque qui est aussi celle où l'on voit des intellectuels véritablement engagés au sens moderne du terme.

Hainaut, terre de révolte et de poésie, terre surréaliste. Il faut expliquer cela...!

A. Chavée

Une région industrielle en crise

Alors qu'en 1929, on pouvait regarder l'évolution économique des dix dernières années avec une certaine satisfaction, la situation était bien différente en 1939. Sur fond d'inquiétude politique et de menace de guerre, toute une génération voyait ruinés ses rêves politiques, sociaux et économiques¹. La première grande crise mondiale (24 octobre 1929) avait interrompu le processus de redressement économique commencé après la Première Guerre. La Belgique, comme les autres pays, était entrée dans la grande dépression.

En 1931, le système financier international s'écroule complètement après l'abandon de l'étalon-or par la Grande-Bretagne et la décision de faire de la livre une monnaie flottante. La Belgique, en tant que petit pays tourné vers l'exportation, se trouve affaiblie par les successives dévaluations étrangères. La valeur des exportations belges tombe de plus de la moitié entre 1929 et 1933. Les industries métallurgique et textile n'atteignent plus que 60% de leur production de 1929. La perte de débouchés étrangers importants amène un chômage massif (de 4% des travailleurs assurés en 1929 à 40% en 1932), qui ébranle à son tour la demande intérieure. Les conflits sociaux se multiplient.

En 1932 et en 1936, le monde ouvrier réagit massivement à la crise. Le Parti communiste belge (né en 1921 d'une affirmation de la gauche du Parti Ouvrier belge) joue un rôle important au cours de ces grèves et représente une réelle force d'opposition en dehors du P.O.B. (Parti socialiste), rentré dans une opposition

frileuse depuis 1929 et qui ne reviendra au pouvoir qu'en 1935. Jusque-là plus attentif à ce qui se passait à Moscou qu'à l'évolution sociale belge, il se retrouve bien intégré dans les luttes sociales et politiques du pays. Dans le même temps se développent les mouvements syndicaux qui abandonnent progressivement une position offensive sur le plan de la lutte des classes pour jouer un rôle d'intermédiaires dans les négociations et devenir ce qu'on appellera les « partenaires sociaux ».

La grève de 1932 trouve son origine dans un conflit surgi dans les charbonnages du Hainaut, où le patronat avait annoncé une diminution de salaire de 10%. Le mouvement s'étend rapidement à d'autres bassins miniers sans que les syndicats puissent le contrôler efficacement. Le gouvernement catholique-libéral utilise les chars légers et les blindés pour faire face à cette contestation d'environ 150 000 travailleurs, qui prend une véritable allure insurrectionnelle. Mais le plus grand conflit général a été la grève de 1936, qui éclate parmi les dockers d'Anvers et qui est relayée par la région wallonne pour toucher environ 470 000 travailleurs (quinze millions de journées de travail perdues).

Le Hainaut, première province industrielle du pays au 19^e siècle, donc région de vieille industrie, est frappé de plein fouet par la crise et ses conséquences, notamment à travers ses trois centres urbains, Mons, La Louvière, Charleroi. Il est le creuset où les luttes sociales, ruptures collectives avec l'ordre ordinaire, sont les plus fréquentes et prennent le plus d'ampleur parce que la machine économique y est menacée de blocage, le lieu où le conformisme socialiste se trouve sans cesse remis en cause par une aile gauche intransigeante (telle qu'elle s'est d'abord affirmée dans un groupe polémique, *Action socialiste*), par un Parti communiste qui, pour la première fois, se trouve confronté avec ses véritables responsabilités, et surtout par des ouvriers, regroupés en mouvements sauvages, pour qui les maîtres-mots sont « Pain » et « Travail ».

Le Hainaut apparaît donc avant tout comme une terre de ruptures : ruptures collectives avec les mouvements politiques ou syndicaux ou, comme nous le verrons, ruptures individuelles avec la classe sociale d'origine, notamment la bourgeoisie, ruptures qui peuvent prendre alors des formes diverses, de l'adhésion à la cause prolétarienne à l'exaltation de la personne

ou au repli dans une sorte d'exil intérieur, par crainte ou rejet d'un collectif qu'on ne peut pourtant négliger de prendre en considération. Dans tous les cas, le Hainaut, dans ses zones industrielles citées plus haut, est un champ de luttes où la prise de conscience des enjeux définis par les classes sociales est radicale et où la production d'instruments de perception et d'expression du monde social et de ses luttes se pose en termes d'urgence quotidienne².

Des hommes et des idées

Ils sont neuf. Ils ont environ trente ans en 1935. Ils s'appellent A. Chavée, L. Deraive, J. Dieu, F. Dumont, M. Havrenne, R. Lefebvre, A. Lorent, A. Ludé, C. Malva. Ils publient, à La Louvière en octobre 1935, le premier et unique numéro d'une revue intitulée *Mauvais temps 1935* (cahier annuel du groupe « Rupture » — Hainaut), titre qui n'est pas sans traduire le contexte social évoqué plus haut. Ils exercent des activités professionnelles différentes : Chavée et Dumont ont une formation en droit, Ludé est chimiste, Lorent est bibliothécaire, Malva est mineur... Le 29 mars 1934, ils étaient quatre (Chavée, Lorent, Ludé, Parfondry) pour fonder le groupe *RUPTURE* qui allait donner naissance à cette revue et collaborer à diverses manifestations parmi lesquelles une remarquable exposition de peintures. Celle-ci, la deuxième exposition internationale du surréalisme dans le monde, fut organisée à La Louvière en 1935. Elle regroupait des œuvres de Arp, Brauner, Chirico, Colinet, Dali, Ernst, Klee, Magritte, Miro, Ray, Servais et Tanguy. Si elle ne rencontra aucun public, elle contribua cependant à renforcer la cohésion du groupe Rupture.

Mauvais temps 1935 tient à la fois de la revue et du manifeste. Ce « cahier » est l'aboutissement d'une série de rencontres entre des hommes qui s'inscrivent certes dans la tradition de la rupture telle qu'elle existe depuis Dada. Cependant l'existence de *RUPTURE*, à la différence de ce qui s'est passé pour le premier groupe surréaliste français (1919-1924)³, repose moins sur un refus commun de l'idéologie familiale (cf. Breton, Péret, Aragon, Desnos...) que sur le désir partagé de réagir face à la situation sociale telle qu'elle est perçue en Hainaut dans les années 1934-1935.

Si l'on se réfère à deux témoignages, celui de F. DUMONT, membre du groupe⁴, et celui de P. BURY, sculpteur bien connu aujourd'hui⁵, proche de Chavée et membre du *GROUPE SURREALISTE EN HAINAUT* qui succéda à *RUPTURE* en 1939, nous retrouvons, éclairée différemment, la présentation de ces composantes sociale et individuelle qui expliquent l'association d'individus issus de milieux différents et exerçant des activités professionnelles diverses. F. Dumont écrit :

Je ne crois pas, je ne puis pas croire un seul instant qu'un tel groupe puisse être la résultante d'une collection de hasards objectifs, d'une série de trouvailles d'hommes provoquées par le désir que nous partagions sans le savoir à cette époque, Chavée et moi, de créer sur place l'équivalent de ce qui s'était produit à Paris, à Prague et dans d'autres capitales. Ce serait, je pense, fausser le problème que de l'examiner à partir de notre désir. Ce serait le poser aussi mal que possible que de dire, par exemple, que nous aurions pu ne trouver personne ou encore que, dans une autre province, nous aurions trouvé d'autres hommes.

F. Dumont, pour qui la littérature passe avant toute chose, part de l'idée qu'il s'agissait « de gens qui, pour la plupart, s'ignoraient mutuellement jusqu'alors, mais qui, pris isolément, gravitaient chacun de leur côté, dans les parages du surréalisme avant la naissance du Groupe ou leur entrée dans celui-ci ». Mais pourquoi cet « état d'esprit surréaliste » dans les régions industrielles connues sous le nom de « Centre » et de « Borinage » ? Il apporte deux raisons à cela. La première est que par rapport à d'autres régions industrielles plus importantes, comme Charleroi et Liège, on n'y vit pas avec le sentiment d'occuper le centre du monde et l'impression agréable de se retrouver dans les « pontifes d'art locaux ». L'on y vit plutôt avec les yeux tournés vers Bruxelles ou Paris. À cela s'ajoute — deuxième raison selon Dumont — que dans ces régions, « les luttes sociales menées par un prolétariat depuis longtemps rompu à la tactique révolutionnaire y prennent en temps de grève une tournure plus visible, sinon plus violente qu'ailleurs, dont les esprits, à moins d'être définitivement estropiés par l'idéologie réactionnaire, ne manquent pas de prendre rapidement conscience » et l'auteur d'ajouter : « Chavée m'a maintes fois rappelé que les grandes grèves de 1932 lui avaient ouvert les yeux⁷ ».

P. Bury, soucieux de « faire un sort à tous les nationalismes, régionalismes ou localismes », met, lui, davantage l'accent sur l'importance des individus eux-mêmes. Il admet certes l'influence

des luttes sociales, voire même du cadre : « La laideur d'une ville comme La Louvière est de nature à tempérer les enthousiasmes de quiconque s'éveille à la vie ». Au-delà de l'appartenance géographique, il souligne que « le sentiment commun qui animait les membres du groupe, les faisait parler, écrire, agir [...], c'était la révolte contre le monde, contre la région, contre la ville et ses habitants ». Ils étaient incompris et c'est dans l'hostilité des autres qu'ils trouvaient des raisons de continuer. Pour eux, le scandale était la seule façon de nouer le dialogue.

Certes le sentiment de révolte était bien présent chez ces hommes, certes ils étaient attentifs au surréalisme tel qu'il se développait à Bruxelles depuis 1924 avec Magritte, Nougé, et à Paris depuis 1922. Mais au lieu de créer un groupe surréaliste, ils avaient comme ambition de donner à leurs activités une triple orientation : littéraire, politique et morale⁸. « Je n'irai pas jusqu'à dire que c'est par le surréalisme qu'ils vinrent à la politique, devait déclarer P. Bury, mais c'est grâce au surréalisme qu'ils développèrent et précisèrent leurs positions politiques, morales et esthétiques. »

La démarche distinctive du groupe d'action et de réflexion *RUPTURE* mérite d'être éclairée par une analyse détaillée.

Unique, ce document, aujourd'hui introuvable, demeure un point-feu du conflit dialectique entre le Surréalisme et la Révolution.

*Dictionnaire général du surréalisme et de ses environs*⁹

Mauvais temps 1935

Ce numéro¹⁰ est donc l'aboutissement de la phase de réflexion du groupe *RUPTURE* qui se réunit depuis mars 1934 et dont les discussions ont porté notamment sur Kant et Hegel, sur les doctrines des partis de gauche et sur l'élaboration d'une morale prolétarienne. Son titre suffit à rappeler qu'un document comme celui-ci ne pouvait s'interpréter hors d'un contexte historique conditionnant sa production, sa réception, son sens.

L'« Avant-propos » de six pages fait office de manifeste. Signé de ceux qui ont écrit les textes composant le numéro (auxquels s'ajoutent Deraive, Lefebvre et Lude), il est régi par le NOUS, et non par le JE comme dans le cas des manifestes de Breton. Il est introduit par deux citations non littéraires, l'une de K. Marx (« L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes »), l'autre de Lénine (« Toute idée de tout dieu, le seul fait d'être en coquetterie avec une idée de cette sorte, constitue une inexprimable infamie, l'infection la plus dangereuse et la plus abjecte »).

On sait que dans le champ littéraire tout groupe se définit par opposition à un autre groupe et que le manifeste écarte par excellence toute confusion possible entre les deux groupes. Ce fut par exemple le cas avec le manifeste de Breton (1924) qui devait s'affirmer par rapport à Goll et Dermée qui animaient un mouvement appelé « surréalisme » et qui défendaient un lyrisme « rétrograde » construit sur la surprise et la surréalité. Le groupe *RUPTURE* suit ce processus dialectique par rapport au F.L.G. (Front littéraire de gauche).

Le F.L.G., créé en juin 1934, déclare, dans un manifeste en trois points, regrouper des écrivains de gauche « en vue de coordonner leurs efforts dans la lutte journalière contre la réaction qui menace de les réduire au silence » et « se range résolument du côté du prolétariat contre la bourgeoisie ». En réalité, le F.L.G., au sein duquel on trouve le futur Goncourt C. Plisnier, a pour ambition première de défendre les écrivains et fait passer au second plan les objectifs politiques. Les membres de *RUPTURE*, quant à eux, estiment « nécessaire de préciser la position [...] prise à l'égard des réalités sociales et politiques » et ne cherchent pas à prendre position dans le champ littéraire. Ils veulent tout d'abord reconsidérer le contenu du mot « gauche » et s'insurgent contre la présence de « démocrates chrétiens » dans le F.L.G.

Le souci de réinstaller une double cohérence, politique et éthique, par rapport au F.L.G. est d'autant plus vif que, sur le plan national, les attitudes des communistes, des socialistes et de leur aile gauche perdent de plus en plus leur valeur révolutionnaire. La réalité sociale conditionne paradoxalement l'autonomisation du groupe. Celle-ci apparaît en outre dans le fait qu'il n'est pas tenu compte de l'expérience politique du surréalisme français (de 1930 — Second Manifeste — à 1935). Breton

n'avait pu trouver un équilibre entre les recherches plastiques et poétiques sur « le fonctionnement réel de la pensée » et les exigences politiques, entre l'idéal révolutionnaire du mouvement et celui du Parti communiste. Breton, qui voulait réaliser « l'unité d'action » du prolétariat, n'avait pas été pris au sérieux par les hommes politiques et avait même été bafoué en juin 1935 lors du Congrès des écrivains qui devait signifier le rapprochement franco-soviétique. Les membres de *RUPTURE* étaient bien au courant de ces problèmes et avaient par ailleurs signé avec le groupe surréaliste de Bruxelles (Magritte, Mesens, Nougé...) un manifeste, *le Couteau dans la plaie*¹¹, stigmatisant le pacte franco-soviétique et dénonçant les déviations de Moscou.

L'autonomie de *RUPTURE* se manifeste également par rapport à ce groupe de Bruxelles qui avait réagi très tôt par rapport à la politique et avait pris le parti de la poésie. Dans un tract intitulé « À l'occasion d'un manifeste » (28 septembre 1925), Goemans et Nougé précisaient :

L'emprise des mots est si vigoureuse qu'il semble que l'on renonce vite à s'en défendre, à en tirer parti. Et l'on peut regretter que le mot *RÉVOLUTION* suffise à brouiller tant de têtes que l'on imaginait moins faciles. [...] L'on ne peut le méconnaître, notre activité ne se ramène pas à l'activité des partis qui travaillent à la révolution sociale.

Nous nous opposons à ce que l'on situe cette activité sur le plan politique qui n'est pas le nôtre. L'on voit la manœuvre, tout ce que nos démarches en auraient à souffrir, et quelle confusion nouvelle elles ne manqueraient pas d'entraîner, ainsi maquillées.

Nous refusons de nous reconnaître dans ces miroirs faussés que l'on nous tend de toutes parts.

La cohérence souhaitée par *RUPTURE* sera donc d'abord politique. L'objectif premier est la révolution : il s'agit de « forger des consciences révolutionnaires » et de « participer à l'élaboration d'une morale prolétarienne ». Les intérêts du prolétariat ne peuvent être qu'opposés à ceux de la bourgeoisie constituée par les classes moyennes (« en Belgique, comme ailleurs »). Se mettre au service de la révolution prolétarienne devrait redonner à la gauche « sa signification historique ». On le voit, le cadre politique régional est d'emblée dépassé par des considérations qui universalisent les idées et qui renvoient à l'aspect internationaliste du marxisme. On constatera également que la nécessité de cette révolution est perçue à travers le sentiment aigu

de former un groupe qui contraste avec l'écartèlement des politiques et des idéologies, avec la dislocation de l'économie en cette « période violemment transitoire ». Ce qui ne signifie pas dans un premier temps le repliement sur soi-même qu'a connu le groupe surréaliste français du 1^{er} manifeste.

Cette cohérence repose aussi, comme nous l'avons annoncé, sur un credo philosophique : les chrétiens doivent être écartés du F.L.G. et par conséquent du groupe *RUPTURE*. La notion de divinité est incompatible avec « l'entreprise de libération totale de l'homme (spirituelle et sociale) ». Les arguments utilisés sont d'ordre historique (les religions aux mains des classes possédantes), d'ordre social (la démocratie chrétienne, « machine à confusion » entretenue par la bourgeoisie contre le prolétariat), d'ordre psychologique (le croyant psychologiquement contre-révolutionnaire), d'ordre pratique (perte de l'efficacité dans le travail et de la netteté dans la définition des idées). « Une fois pour toutes, l'homme doit nier dieu qui le nie. Par la négation de la négation, il s'affirme. » On sait que l'idée de Dieu avait été déclarée « dégoûtante » par Breton dès 1924, mais on notera que la réfutation ne se fait pas ici au nom du déploiement des forces de l'imagination.

Conformément à une tendance manifestaire bien connue, qui consiste à reprendre du déjà-dit pour l'articuler à une nouvelle affirmation, les membres de *RUPTURE* n'ont fait qu'utiliser ici, dans cette dénonciation des contradictions du F.L.G. — qui occupe plus de la moitié de l'Avant-propos — les idées d'un rapport qu'ils avaient remis préalablement au F.L.G. et qui représentait en quelque sorte leur première déclaration écrite.

La dernière page de l'Avant-propos aurait dû nous éclairer sur l'esthétique. Au lieu de cela, le surréalisme — mot qui n'apparaît ni dans les titres et sous-titres, ni dans la table des matières — est convoqué brièvement et globalement en tant que méthode d'investigation qui « n'a pas déçu » et qui vient appuyer « tout naturellement » les « inquiétudes » et les « espérances » du groupe, auquel on ne peut adhérer qu'à condition d'être « membre d'une organisation socialiste, communiste ou anarchiste ». Alors que le marxisme était un cadre commode pour le surréalisme français, soucieux que l'on « pense autrement » et que l'assimilation à un mouvement de

type idéaliste soit impossible, le surréalisme devient ici un cadre commode pour les marxistes de *RUPTURE*. Se trouve ainsi résolue, par cette décision d'action dans le monde social, la question que le marxiste Naville avait posée en termes très nets aux membres du groupe français en 1926 : fallait-il faire coïncider révolution marxiste et prolétarienne et révolution surréaliste ? Le message d'A. Breton, considéré à la lumière du matérialisme dialectique, prend ici valeur de certitude. « Réinstaurant l'homme dans son entité psychique totale, le surréalisme en intégrant sa certitude poétique dans la vision dialectique de l'univers a réalisé la plus audacieuse, la plus valable des synthèses. » Il s'agira moins de penser de nouvelles formes d'art, de réaliser une quelconque hégémonie esthétique, que de bouleverser la société, d'abolir le régime du moment et de créer une situation économique nouvelle, source de nouvelles valeurs culturelles. La révolution passe avant la révolution du langage et elle ne peut s'accommoder de l'« impuissance [du Parti communiste] à jouer un rôle sérieux auprès des masses prolétariennes ». On notera que cet ordre de priorité, s'il s'explique d'abord par le contexte que nous avons analysé, trouve aussi sa justification dans le rapport particulier que les francophones de Belgique ont à la langue française. Leur situation, au Nord d'un pays voisin qui est le berceau de leur langue maternelle, conditionne un souci de pureté linguistique qui l'emporte sur l'audace qui serait remise en cause de la langue littéraire.

Sur le chemin de la révolution, « les positions moralement les plus efficaces restent de l'ordre de la négation, du sarcasme, de l'injure, du sabotage et de la destruction ». On trouve ici bien sûr les traces de l'opposition agressive et bruyante aux institutions menée par le surréalisme. Au-delà des apparences, on sera sensible à un des apports fondamentaux du mouvement surréaliste en général : il a permis d'ouvrir la littérature sur un style de vie, sur une morale, sur une politique.

« La solution d'un DÉSESPOIR DYNAMIQUEMENT DÉSPÉRÉ » se trouve dans « l'équation des conflits de classes, de conscience, de sensibilité, d'intérêts ». Ce serait donc dénaturer le surréalisme que de le réduire à la seule littérature. L'oppression d'une classe sociale par une autre est assimilable à la pression exercée par le conscient sur l'inconscient. La société et l'individu sont assimilables. L'amalgame des valeurs

conduit presque à la prophétie : « Qu'il nous soit fait confiance, par ceux-là seuls que nous aimons, nous serons en état de grâce devant l'homme de demain ». Cette phrase, que l'on pourra considérer comme théâtrale ou comme reflétant un sens profond de la dérision, ne doit pas faire oublier que les signataires espéraient lucidement que ce texte inaugural, où le DIRE se veut avant tout FAIRE, servirait de résonateur aux aspirations des désabusés de la société de l'époque, de ceux qui accepteraient — et on est loin de l'annonce de lendemains qui chantent — de « dynamiser » leur désespoir face à l'échec moral et économique d'une société, au péril de leur liberté, voire de leur vie.

Il est significatif de constater que la plupart des signataires de *Mauvais temps* furent emprisonnés dans les années qui suivirent. Chavée partit pour la guerre d'Espagne et dut mener une vie clandestine à son retour. Dumont, arrêté par les Allemands, ne revint pas des camps. L'engagement ne fut pas un vain mot pour eux, il ne signifia pas en tout cas l'évasion vers les États-Unis et ne correspondait pas au « nihilisme de salon » dont Camus accusa les surréalistes français. Il est vrai aussi que chez ces derniers, et plus particulièrement chez Breton, il faudra attendre les déclarations de 1940 et les prolégomènes du Troisième manifeste pour trouver le social réellement mis en valeur au-delà du politique. Le social était à la base de *RUPTURE*.

Une revue comme *Mauvais temps* répond vraiment, dans tous les domaines, à mon plus grand désir...

(A. Breton — Lettre à F. Dumont).

Des textes...

On aurait pu croire que l'Avant-propos résolvait d'une manière schématique, inhérente au genre du manifeste, les problèmes qu'il posait notamment en ce qui concerne l'articulation de l'éthique prolétarienne et de la pratique bourgeoise de la littérature, l'alliance de l'ouvrier et de l'intellectuel. En réalité les textes contenus dans *Mauvais temps 1935* nuancent la

pensée que l'Avant-propos avait glissée dans une rhétorique de la persuasion.

Nous ne choisirons, dans les limites de cet article, que trois contributions, celles de LORENT, DUMONT et MALVA. Parmi les autres textes dus aux signataires de l'Avant-propos, les « Notes sur Lautréamont » de M. HAVRENNE retiendront un instant notre attention. Ces six pages consacrées à la présentation de Lautréamont, qui fut sans cesse cité par les surréalistes et en qui Breton voyait un auteur qui avait fait acte de « surréalisme absolu », ont, en tête de la revue, une valeur symbolique. Considérées par Breton comme « pénétrantes et neuves », elles constituaient selon lui « la meilleure préface à Lautréamont ».

L'analyse d'A. LORENT, intitulée « le Chemin de la trahison », fait suite à la critique littéraire de M. Havrenne (pp. 19-42). Illustrée de manière significative par la reproduction d'un tableau de Magritte (« le Viol » — 1934), elle occupe un espace dont l'importance contraste avec la brièveté des « Notes sur Lautréamont ».

A. LORENT fut parmi ceux qui décidèrent cette prestigieuse exposition surréaliste de 1935 déjà évoquée, exposition qui fut conçue en réaction contre les autorités locales qui s'étaient refusées, lors d'une autre exposition, à présenter une toile jugée indécente (nu représentant une femme enceinte). Il nous apparaît aussi comme un homme de poésie puisqu'il publie dans *Mauvais temps 1935* un ensemble de textes sous le titre « Retour d'âges » (pp. 76-83). Il n'hésitera pas en 1936 à se lancer, avec Chavée et Dumont, dans une œuvre faite d'un « déchaînement d'imaginaires » comme il le dit dans la préface (*les Mystères du drapeau blanc*).

Homme de littérature donc, A. Lorent nous livre dans « le Chemin de la trahison » un texte qui n'a rien de littéraire. Il s'agit d'une analyse minutieuse et sans complaisance des tendances de l'Internationale communiste, d'un texte dont la rigueur contraste avec les interventions surréalistes françaises qui remettent en cause la politique du Parti communiste. Breton regrettera que Lorent et lui ne puissent avoir de discussions quotidiennes pour construire « une attitude de combat [...], la seule juste ».

L'objectif est précisé d'entrée de jeu : « À travers l'optimisme décevant et la criminelle indolence de la littérature critique des communistes, il nous paraît essentiel de rechercher les voies que leur doctrine a empruntées pour se laisser enliser dans le borbier pestilentiel du rationalisme et toutes les variétés de déviations idéalistes qui en sont les émanations nécessaires. » Se référant à la lecture de Marx et de Trotsky, n'admettant pas que le marxisme soit simplement une « doctrine à mobiles justificatifs », Lorent examine les cas de la France et de la Belgique, chacun dans leur spécificité. Il confronte la théorie et l'action du Parti communiste telle qu'elle se développe par rapport aux événements historiques du moment, plus précisément face à la montée du fascisme. Il dénonce les contradictions et l'opportunisme qui caractérisent le P.C. et l'Internationale communiste. Bien au fait de la politique française, il considère que la constitution du Front populaire illustre bien cet opportunisme. Hostile au « verbalisme stérile » du Parti et au « contenu contre-révolutionnaire » de la presse de gauche, il ne peut admettre cette alliance du Front populaire que si elle permet de poursuivre la lutte contre le fascisme et que si elle constitue « un réel point d'appui pour le développement ultérieur de l'action dans un sens révolutionnaire ». En Belgique, on retrouve le même « chemin de trahison » : les socialistes « se jettent dans les bras des pires ennemis de la classe ouvrière » et les communistes recherchent l'alliance des réformistes.

Parmi les points importants de la démonstration de Lorent, nous isolerons ceux qui illustrent l'acuité de son esprit critique dans ce moment de désarroi idéologique que connaissent les sociétés européennes :

1. Face à l'inertie généralisée, il constate avec regret que c'est le fascisme qui est « l'élément dynamique, entraînant les démocrates à des concessions multipliées ». Il accuse le réformisme de jouer un rôle décisif dans la naissance du fascisme en conditionnant l'esprit ouvrier à l'acceptation des défaites.
2. Il tente de prouver la gratuité des affirmations de l'Allemand Pieck selon lesquelles le prolétariat se trouve renforcé par la victoire du socialisme en URSS.
3. Il souligne la gravité des conséquences de l'alliance entre l'URSS et « l'impérialisme français » en ce qui concerne

l'avenir révolutionnaire. Il reprend une citation d'A. Breton au Congrès pour la défense de la culture et dénonce la notion de patrie culturelle utilisée pour une mobilisation de tous qui ne fait que mettre entre parenthèses la lutte des classes : « L'internationalisme de Marx et de Lénine n'était nullement fondé sur la culture ».

L'intransigeance de Lorent est flagrante. Sa prose est claire et bien articulée. Ses idées, profondément inspirées par les mutations sociales et la conviction qu'il fallait changer les esprits, ont profondément marqué le groupe, mais seront aussi, comme nous le verrons, à l'origine de son éclatement.

F. DUMONT apporte, lui, une contribution de type strictement littéraire : « l'Influence du soleil »¹². Il opte pour « la prose à contenu poétique soutenue par la trame d'un récit ».

Dans l'espace familier d'une ville indéfinie, la collectivité (le « on ») essaye de percer le secret d'un homme et d'une femme qui s'aiment, d'un couple de lumière, qui est « plus scandaleusement beau qu'un attentat à la pudeur, plus provocant qu'un éclat de rire dans une église illusoire ». Dumont rejoint par ce texte la thématique surréaliste de l'amour en tant que ce dernier est révélation de la toute-puissance du désir et par conséquent facteur de renversement des barrières sociales, ou du moins un élément de perturbation que la société essaie d'étouffer pour préserver les conventions qui la sécurisent.

Par l'écriture automatique, Dumont veut atteindre la pureté, l'essence du littéraire. Cette transgression des habitudes imposées à la pensée et au langage, il l'accomplit cependant de manière personnelle, préférant à l'automatisme, qui fait abstraction de tout souci esthétique et qui obéit à la dictée de l'inconscient, ce qu'il appellera la page « gouvernée ». Sa fidélité à Breton passe donc par une assimilation personnelle de la démarche surréaliste et Breton l'acceptera. Commentant « l'Influence du soleil », ce dernier écrira à Dumont : « Ce langage que vous parlez est celui qui m'est le plus cher, celui à la généralisation duquel je tiens le plus ». Il est vrai qu'il a des raisons de s'enthousiasmer pour ces mouvements qui signifient, au moins partiellement, sa reconnaissance à l'étranger, à un moment où son dynamisme ascensionnel se trouve considérablement ralenti dans le champ intellectuel français.

Dumont a donc pris le parti du littéraire. La critique radicale, en matière de politique, développée par Lorent contraste avec la littérisation du social par Dumont. Mais ce dernier partage avec Lorent ce qu'il appellera lui-même « sa féroce intransigeance ». S'il n'hésite pas à manifester sa violence dans sa correspondance (« Merde à Dieu » ; « À bas la civilisation. Vive la poésie... »), il a été beaucoup plus un révolutionnaire pour lui-même. Il a rompu avec la classe bourgeoise à laquelle il appartient et avec la société en général qui n'est qu'un monde d'apparences. Son individualisme ne l'invite pas à repenser le monde social. Lorsqu'il écrira son essai *Dialectique du hasard au service du désir*, il répondra au souci de prouver que les faits d'existence attribués au hasard ne sont que le résultat d'un désir inconscient. Dans cette analyse personnelle, d'une « sincérité effrayante » selon Scutenaire, il s'efforcera de rassembler les faits de sa vie en relation avec la naissance et le développement de ses textes. Conformément au message de Breton, cité dans l'Avant-propos, sur la croyance en ce point de l'esprit où s'annulent les perceptions contradictoires, il montrera que l'objectif et le subjectif « tendent à se confondre toujours davantage en une sorte de surréalité au sein de laquelle l'homme prendra de sa grandeur, de sa véritable grandeur, une idée autrement exaltante que celle à l'édification de laquelle vingt siècles de persécutions, d'ignorance, d'égoïsme, ont vainement essayé de nous faire croire¹³ ». Mais Dumont passera sous silence ses préoccupations sociales ou politiques, si ce n'est dans les limites de la déclaration réaffirmée de rupture avec la société bourgeoise dont il est issu et dans la déclaration presque dérisoire d'être « supporter de Joseph » (Staline)... faite probablement par amitié pour Chavée, devenu stalinien à son retour de la guerre d'Espagne.

On doit toutefois bien comprendre que pour lui et pour Lorent il y avait ce souci d'unir l'œuvre et la vie dans un rapport de nécessité profonde. L'euphorie du groupe était grande : « On vivait, comme l'écrit Dumont, au cœur même de l'enthousiasme et dans une sorte de fièvre ». Les premières hésitations et les premiers affrontements au sein du groupe surgirent après la publication de *Mauvais temps* 1935. Le pôle littéraire, incarné par l'admirateur de Breton qu'était Dumont, l'emporta progressivement sur le pôle politique que représentait Lorent. La voix prolétarienne de C. Malva ne pouvait pas atténuer les tensions.

C. MALVA est mineur, c'est-à-dire qu'il appartient à cette catégorie d'ouvriers les plus mal traités dans le monde du travail. Il écrit pour échapper à la mine. Il nous livre ici un texte court, « la Descente des hommes », qui décrit le moment où les mineurs pénètrent dans la « cage » qui va les conduire au fond, un moment de « vécu », un « instantané » où il trouve son véritable souffle, qui est celui de la parole, du conteur, du chroniqueur¹⁴.

Malva avait publié dès 1932 un premier écrit, *Histoire de ma mère...*¹⁵, qu'Henri Poulaille, à la recherche de l'authenticité ouvrière, avait considéré comme « l'un des plus purs joyaux de la littérature prolétarienne mondiale » mais que Barbusse avait critiqué pour son manque d'adhésion aux revendications du prolétariat révolutionnaire, pour l'absence de morale politique au sens large. En réalité, Malva, à qui Dumont demande des textes « écrits avec un morceau de charbon », a connu de malheureuses expériences dans les partis de gauche (exclu du P.C. dès 1927 comme trotskyste) et dans les syndicats, où il a joué une opposition très dure. S'il se retrouve au sein de *RUPTURE*, c'est certainement parce que *RUPTURE* est le groupe du refus de l'ordre social comme il se voulait lui-même homme refusant l'ordre qui a déterminé sa position sociale, mais aussi parce qu'il y est reconnu en tant qu'ouvrier autorisé à parler du monde ouvrier et qu'il cautionne l'engagement prolétarien du groupe. Malva est aussi en quête d'une reconnaissance littéraire, c'est-à-dire d'une délivrance par rapport à sa misérable condition. On le célèbre : « Ces camarades, des poètes pour la plupart, me prennent pour un grand écrivain. Ils ne cessent de me le répéter... Je vais finir par le croire », écrit-il à Bonnet (1937). Il croit rêver : « Ils me souriaient... je ne pouvais m'empêcher de les envier¹⁶ ». Lui qui refuse de tomber dans le mythe du héros ouvrier se trouve confronté à un autre mythe, celui de la littérature. Il ne comprend pas les enjeux symboliques des réunions. Comment accepter que la réalité puisse être organisée et modifiée par les mots ? La réalité sociale, celle que lui, Malva, rencontre tous les jours au fond de la mine, ne peut être assimilée à la réalité des mots. La crise, il la vit dans sa chair. Entre Malva et les autres, il y a toute la distance qui s'installe entre ceux qui savent bien parler sans connaître la réalité et ceux qui connaissent la réalité sans avoir appris à l'exprimer. Dans sa quête d'une reconnaissance littéraire, il est intégré ; dans sa misère matérielle, il est isolé et prêt

à tout confondre. Il méprise de plus en plus violemment ce prolétariat dont il est le prisonnier : « Le prolétariat, il fait tout ce qu'on lui commande. Il marchera contre les Allemands si on lui dit que ce sont ses ennemis, contre les Patagons si on lui dit que les Patagons sont ses ennemis ; le prolétariat marchera, s'arrêtera, remarchera au pas, au trot, au galop si on lui commande, et contre qui que ce soit, même contre son père et sa mère ¹⁷ ». Ce constat désabusé est fait au moment où le groupe a perdu sa cohésion et où le désarroi idéologique est bien installé dans les démocraties européennes... et encore plus dans les esprits. Malva ira jusqu'à croire que les idées d'« ordre nouveau » d'Hitler peuvent réorganiser efficacement l'Europe (1941), alors que Dumont, lui, participait aux réunions du Comité de vigilance antifasciste.

Les ruptures

Mauvais temps 1935 est demeuré l'unique numéro des cahiers annuels du groupe *RUPTURE*. Une forme de survie fut l'*Édition des Cahiers de Rupture* où furent publiés des textes de Chavée, Dumont, Malva.

Un plan de travail, essentiellement politique, avait été fixé pour l'édition d'un deuxième numéro des Cahiers. Dumont avait plutôt proposé une alternance de littérature et de politique, insensible qu'il était à la dialectique politique et littérature révolutionnaires. Malva ne comprenait pas les enjeux. Chavée, indécis, opposé à Lorent, avait rejoint les Brigades internationales en 1937, au moment où s'étaient affirmées les premières tensions. Parti trotskyste, il était revenu stalinien et ne pouvait que s'écarter des idées de Lorent.

RUPTURE, « un véritable boulet mental qu'il s'agissait de semer sous peine de mort », devait déclarer Dumont à Chavée en 1939. Au cours de cette même année, Chavée rejoint Dumont et ses préoccupations littéraires. Ensemble ils fondent dans une autre ville du Hainaut, Mons, le *GROUPE SURREALISTE EN HAINAUT* (avec A. Simon, M. Lefrancq et L. Van de Spiegele). On projette un nouveau numéro de *Mauvais temps*, mais aucun statut ne sera donné au nouveau groupe, aucune théorisation de la pratique ne verra le jour. La guerre le réduira au silence. Cependant l'impulsion de départ avait été tellement

grande en 1934 que, sous des formes diverses, le dynamisme ne sera jamais oublié et animera toujours Chavée après la guerre.

Le 19 février 1947, Chavée constitue à Mons un nouveau groupe, *HAUTE NUIT*. Il signe avec Lorent, Ludé, Havrenne (qui n'adhèrent pas à *HAUTE NUIT*) un tract, « Pas de quartiers dans la révolution » (7 juin 1947), où ils attaquent Breton sur la forme trop peu engagée du surréalisme d'après la guerre, accusé de procéder d'une « conception magique de la nécessité révolutionnaire ». En 1948, un certain nombre de surréalistes de Bruxelles et du Hainaut dénoncent dans *La cause est entendue* le refus d'engagement politique de Breton. On essaie donc de repartir sur un consensus analogue à celui de 1935, mais c'est un échec. Les individus vont chacun de leur côté et le prolongement sera, par antithèse, cette esthétique du dérisoire et cette pensée « qui tourne le dos aux concepts » qu'illustreront, avec P. Bury et A. Balthazar, les Éditions Daily-Bul, toujours vivantes aujourd'hui¹⁸.

L'acuité de la crise politique et sociale a donc eu raison de la solidité de l'engagement initial du groupe *RUPTURE*. La position de révolte totale affichée au début pouvait-elle être assumée dans pareil contexte ? L'aventure ne pouvait se construire sur le simple scandale. Les idées d'Épinal se trouvaient immédiatement dépassées. Par rapport aux surréalistes français qui ont toujours feint de se dégager du littéraire, les membres de *RUPTURE* étaient réellement parvenus dans leurs options et leurs discussions à se dégager du littéraire, l'idéologie qui dynamisait le groupe se trouvant exacerbée par le contexte social. Cela ne suffisait pas.

De manière générale, on sait que l'artiste, à qui l'on s'accorde à reconnaître un pouvoir symbolique, se trouve marginalisé lorsqu'il s'efforce de prendre position dans les questions sociales et politiques. Comment trouver un langage commun ? En l'occurrence, la question était cruciale. Comment se faire entendre des ouvriers socialistes ou des militants marxistes particulièrement influents lors des grèves ? Comment discuter avec les représentants du socialisme en pleine dérive, qui cherchent le salut idéologique dans la personne fascinante de De Man ? Ce dernier, professeur de psychologie sociale, avait quitté Francfort après la prise de pouvoir par Hitler et avait

renoncé au marxisme pour prôner un pouvoir d'État renforcé. Aimé des jeunes pour son non-conformisme, critiqué par Lorent mais suivi plus tard par Malva, il se laissera séduire par l'« ordre nouveau ». On a parfois dit que les errements de ce théoricien pur, qui avait accédé à la direction du Parti socialiste, ont expliqué pendant longtemps la singulière prudence des intellectuels.

Aux problèmes posés par l'ouverture réelle du groupe sur l'extérieur s'ajoutent des fragilités internes. Le groupe a intériorisé les déchirures de la société à des degrés divers. Dumont croit avant tout dans la valeur et la pureté du littéraire, Chavée fait preuve d'indécision et parfois de simplisme politique, Lorent se montre intransigeant, Malva se tait. La pratique littéraire est dès lors vouée à se replier sur elle-même, au lieu de venir suppléer aux blocages politiques et sociaux de l'époque et de proclamer, voire d'illustrer, l'utilité de l'écrivain dans la cité. Entre un Lorent qui dénonce systématiquement toute dénaturation politique de l'idéologie et un Dumont qui voit son horizon familier et quotidien s'ouvrir — par la création — aux dimensions universelles, une force d'analyse et d'action, faite de l'alliance de la logique et de l'effectif, pouvait naître, hors des limites d'un langage figé.

D'un point de vue général, on doit admettre qu'en dépit de ses prétentions à transformer le monde, le surréalisme, par son mode d'approche de la réalité, ne permettait pas la discussion approfondie d'idées. Le désir l'emporte sur l'analyse, la soudaineté sur l'approfondissement. La prise de conscience se limite à elle-même. La cohésion du groupe a d'abord une teneur émotive.

D'un point de vue plus particulier, le repliement du groupe sur lui-même était une position beaucoup plus rassurante, à la fois parce qu'elle constituait un refuge dans un monde instable et parce qu'elle était inconsciemment plus conforme au système institutionnel, plus conforme à une tendance bien connue en Belgique de la bourgeoisie de gauche qui se rallie au monde intellectuel français, abstraction faite de la réalité locale particulière.

L'évolution de *RUPTURE* permet de comprendre combien furent diverses les assimilations et les conséquences du surréalisme et pourquoi ce mouvement a pu survivre aux différents

séismes de l'histoire : parce qu'il fut une histoire d'hommes plutôt que de mouvement. Le surréalisme a permis ici, à l'écart de Paris et de ses moments de terreur littéraire, en cette période de grande dérive idéologique, à des hommes de prendre parti nettement, d'être des figures avant la lettre de l'intellectuel engagé, défini par Sartre comme étant « un homme qui se mêle de ce qui ne le regarde pas ».

Université de Liège

Notes

- 1 Cf. l'analyse de Els Witte et Jan Craeybeckx, *la Belgique politique de 1830 à nos jours*, Bruxelles, Labor, 1987, pp. 215-256.
- 2 On mesure bien par exemple la différence entre le programme du groupe surréaliste du Hainaut et celui de l'A.R.C. (Association Révolutionnaire Culturelle), rédigé à Bruxelles probablement par Lecomte et Nougé (cf. Marcel Mariën, *l'Activité surréaliste en Belgique (1924-1950)*, Bruxelles, Lebeer-Hosmann, 1979, pp. 301-303). Ce dernier, auquel adhèrent un certain nombre de surréalistes, propose aux intellectuels de lutter contre la pensée réformiste et l'éthique fasciste, mais il ne présente que des considérations générales. Il traduit toutefois le désarroi intellectuel de l'époque marqué par le recours inconditionnel à la théorie marxiste et une croyance inébranlable dans le prolétariat et son avenir, « facteur de base d'une nouvelle synthèse sociale en formation et d'une nouvelle culture ».
- 3 Jean-Pierre Bertrand, Jacques Dubois, Pascal Durand, « Approche institutionnelle du premier surréalisme (1919-1924) », *Pratiques*, n° 38, juin 1983, pp. 31-32.
- 4 Fernand Dumont, *Dialectique du hasard au service du désir*, Bruxelles, Brassa, 1979 (1^{re} éd. 1939).
- 5 Texte inédit d'une conférence à l'Université libre de Bruxelles. Décembre 1981.
- 6 Fernand Dumont, *op. cit.*, p. 140.
- 7 *Ibid.*, p. 145.
- 8 Le cahier manuscrit des comptes rendus du groupe *RUPTURE* porte en couverture les trois intitulés : « Littéraire, politique, scientifique » et le mot « littéraire » a été raturé.
Cf. l'analyse de M. Quaghebeur, « Cristallisation d'une dynamique surréalisante en Hainaut », *Surréalisme en Hainaut 1932-1945* — Catalogue d'exposition — Palais des Beaux-Arts, Bruxelles, janvier 1980, pp. 45-68.
- 9 *Dictionnaire général du surréalisme et de ses environs*, sous la direction de A. Biro et R. Passeron, Paris, Complexe, 1982, p. 272.
- 10 Reproduit par M. Mariën, *op. cit.*, pp. 277-300.
- 11 *Bulletin international du surréalisme*, n° 3, 20 août 1935.

¹² Cf. mon analyse in Fernand Dumont, *la Région du cœur*, Bruxelles, Labor, coll. Espace Nord, 1985.

¹³ *Dialectique...*, op. cit., p. 275.

¹⁴ Cf. mon analyse in Constant Malva, *la Nuit dans les yeux*, Bruxelles, Labor, Collection Espace Nord, 1985.

¹⁵ *Ibid.*, pp. 14-31.

¹⁶ *Ibid.*, pp. 48-49.

¹⁷ *Ibid.*, p. 139.

¹⁸ Pour avoir une vue d'ensemble sur l'évolution du surréalisme, on lira la synthèse établie par Françoise Toussaint, *le Surréalisme belge*, Bruxelles, Labor, Collection Un livre une œuvre (sous la direction de D. Blampain), 1987.

ANNEXE — Lettre d'A. Breton à F. Dumont

Paris, le 1^{er} novembre 1935

Mon cher Ami,

Il est bien vrai que je m'étais hâté de chercher votre nom dans *Mauvais temps* et que mon seul regret était de ne pas l'y avoir trouvé. Mais j'avais lu M. Fernand Dumont avec une surprise et une sympathie croissantes de la première à la dernière ligne. Je vous en fais part comme s'il s'agissait de quelqu'un d'un peu étranger à vous — qui avez déjà toute mon amitié. J'ai retrouvé dans ce texte, à ne plus m'y tromper une autre fois, ce ton naturel dans le fantastique (si ce n'est fantastique dans le naturel) qui m'avait frappé dans une suite de poèmes d'amour, autrefois.

Je suis très près, je me tiens très près depuis des années de ce que vous écrivez et j'ai quelquefois l'illusion, le long de « l'influence du soleil », que telle phrase dont le commencement vous est donné, s'il m'était donné, je ne la finirais pas très différemment de vous. Ce langage que vous parlez est celui qui m'est le plus cher, celui à la généralisation duquel je tiens le plus. Je l'aime, jusque dans ses « faiblesses » nécessaires, il a pour moi la saveur de l'originel.

Il me serait bien difficile de ne pas être parfaitement d'accord avec tous vos amis. Une revue comme *Mauvais temps* répond vraiment, dans tous les domaines, à mon plus grand désir.

Le cas qui est fait de mes interventions récentes sur tel ou tel plan, si (trop humainement) sensible que j'y sois, ne m'empêche pas de porter sur elle un jugement très objectif. Mais, si nous ne faisons qu'en tourner les pages ensemble, je ne puis pourtant éviter de vous dire comme les « Notes sur Lautréamont » m'ont paru pénétrantes et neuves : cette appréciation vaut dans la mesure où ce sujet est entre tous celui sur lequel j'ai essayé de penser... tout le pensable. Cet article constitue la meilleure préface à Lautréamont que je connaisse, la plus claire, la plus ferme, de beaucoup la plus actuelle.

Je me déclare entièrement solidaire du « Chemin de la trahison ». Je veux dire que, très au-delà de mon accord manifeste avec André Lorent sur le fond de ce texte, j'y sens passer des réactions qui sont très profondément de la nature des miennes, réactions qui font qu'aujourd'hui des hommes comme lui et moi sont vraiment *déterminés* à entreprendre quelque chose de durable en commun. J'admire sans réserves la construction du « Chemin de la trahison ». Je n'ai jamais eu l'occasion de lire rien de plus substantiel, de plus convaincant que de telles pages. Rien ne me donne plus à déplorer qu'André Lorent et moi nous n'habitons pas la même ville, qu'à ce tournant — nous y voilà enfin — de l'histoire révolutionnaire, nous ne puissions dans des échanges d'idées journaliers, concerner une attitude de combat qui soit *la seule juste*.

Dites-lui que je compte entièrement sur lui.

Je n'ai pas encore assez bien lu tous les poèmes.

Constant Malva, le beau pavé qu'il jette dans la mare de la « littérature prolétarienne ». Littérature prolétarienne nous voulons bien, n'est-ce pas, à condition que cela sonne comme ont sonné quelquefois certains beaux contes de *l'Hérésiarque et Cie* écrits dans les Ardennes.

Je serai bien incapable de vous dire, enfin, quelle émotion m'a donnée la note d'Achille Chavée¹ : il y va trop ici de ce qui m'importe fondamentalement — vous le savez, il le sait — pour que je puisse m'exprimer avec un minimum de rigueur. Cette note est la première à me faire tressaillir pareillement. Elle est donc celle qui me donne, entre tout ce qu'il m'est arrivé de lire d'un « autre », la plus exaltante justification de ma propre vie.

Pardon de cette analyse trop livresque, de laquelle je vous prie de me tenir quitte pour ne considérer que mon attachement extrême à chacun de vous. *Mauvais temps* : cahier annuel... il faut à tout prix que vous preniez la parole plus souvent.

Il le faut d'autant plus que les circonstances nous imposent d'agir plus violemment et d'une manière plus suivie que jamais, que politiquement en particulier je crois que pour nous le moment est venu de parler très haut et de chercher à nous faire entendre de *tous*. Vous trouverez ci-joint une déclaration imprimée qui vous fixera mieux que tout ce que je pourrais dire sur ce que mes amis et moi, à Paris, nous entendons par là. Cette déclaration, je vous demande, je demande à Lorent, à Chavée, à Havrenne, à Dieu, à Malva, à Deraive, à Lefèbvre, à Ludé, d'en peser *tous les termes*. Je pense qu'elle peut rencontrer parmi vous certaines résistances mais je pense aussi que ces résistances ne tarderont pas à être levées parce qu'il *faut* que nous agissions et que pour cela nous partions d'un point inattendu. Le texte que je vous communique ne comporte, pour des raisons d'opportunité générale, qu'un petit nombre de signatures surréalistes, mais il est bien entendu que tous nos amis sont d'accord (à l'exception, sans doute très provisoirement de Dali). Priez tous vos amis de me faire connaître leur sentiment sur ce texte. Dites-moi aussi si vous pouvez envisager un moyen de le diffuser.

J'écris par même courrier à Mesens.

Vous me ferez grand plaisir en m'adressant un exemplaire de luxe de *Mauvais temps*. 20 exemplaires ordinaires, pour le service, ne seraient pas de trop. Mieux vaudrait me les faire parvenir par *petits paquets*.

Pardon de mon trop long silence (la vie matérielle assez compliquée). Merci encore. Croyez à toute mon affection.

André BRETON

P.S. : Vous recevrez dans une huitaine de jours mon livre : « Position politique du surréalisme ». Viennent de paraître un n° surréaliste de *Cahiers d'art*, « Facile » d'Éluard et Man Ray, « la Conquête de l'Irrationnel » de Dali.

Note

- ¹ Il s'agit d'une note relative à une petite expérience vécue qui porte sur l'identification des réalités subjectives et objectives.